

LE GRAND CAFE

Centre d'Art Contemporain de la Ville de Saint-Nazaire
Place des Quatre Z'Horloges 44600 Saint-Nazaire
T 02 40 22 37 66 / F 02 40 22 43 86 / grand_cafe@mairie-saintnazaire.fr

Modern©ité # II

Francis Alÿs, Pedro Cabrita Reis, Marcelo Cidade, Jordi Colomer, Anita Molinero

Exposition du 21 janvier au 12 mars 2006

Vernissage le 27 janvier 2006 à 19h00

Les prêteurs /

Colecção Teixeira de Freitas, Lisbonne
Fonds National d'Art Contemporain, Paris
Frac Bourgogne, Dijon
Frac Centre, Orléans
Galerie Michel Rein, Paris
Galerie Peter Kilchmann, Zurich
Miguel Chaia, Sao Paulo
Museo Patio Herreriano, Valladolid
Museu de Arte Contemporânea de Serralves, Porto

La résidence de Marcelo Cidade a reçu le soutien de l'AFAA (dans le cadre de *Brésil, Brésil. L'année du Brésil en France*) et du Conseil Régional des Pays de la Loire.

ENTRÉE LIBRE

Heures d'ouverture : ouvert tous les jours, sauf lundi et jours fériés de 14h à 19h, et le dimanche de 15h à 18h.



LE GRAND CAFÉ, SAINT-NAZAIRE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

MODERN©ITÉ # II
21 JANVIER → 12 MARS 2006

EXPOSITION
FRANCIS ALÿS
PEDRO CABRITA REIS
MARCELO CIDADE
JORDI COLOMER
ANITA MOLINERO

L'exposition **Modern@ité 2** réunit cinq artistes (Francis Alÿs, Pedro Cabrita Reis, Marcelo Cidade, Jordi Colomer et Anita Molinero) ayant en commun une vision de la modernité étroitement liée aux caractéristiques des villes, en particulier celles du sud de l'Europe ou de l'Amérique latine et centrale. Que leur travail prenne forme dans la réalisation de sculptures, d'actions dans l'espace public, de vidéos ou même de photographies, la ville est l'espace où se rencontrent leurs différentes trajectoires artistiques, marquées aussi bien par Samuel Beckett, Kasimir Malevitch, Gordon Matta-Clark, Helio Oiticica que Luis Buñuel. Utilisant et s'appropriant les matériaux offerts par les villes, les espaces et architectures, les déchets et rebuts, les usages de ses habitants mais aussi des gens de passage, ces artistes construisent des visions personnelles de l'environnement urbain et proposent des approches anthropologiques, poétiques ou critiques de la ville contemporaine.

Francis Alÿs est belge et vit à Mexico depuis les années 1980, ville dans laquelle il déambule et observe la réalité sociale et politique de cette mégalopole. Ses interventions dans l'espace urbain sont discrètes et sont dues la plupart du temps, au hasard de ses promenades dans la ville. Il est en cela aussi bien dans la tradition des Situationnistes que dans celle des artistes de Fluxus. Vivant non loin du Zòcalo, vieille place centrale de Mexico, celle-ci est souvent utilisée par l'artiste comme théâtre de ses actions et observations. Dans *Zòcalo, may 22, 1999*, (**salle D_oeuvre 12**) présentée dans *Modern@ité#II*, l'artiste a filmé, 12 heures durant, les badauds s'abritant du soleil à l'ombre du mât portant le drapeau national, situé au centre de la place. Au fur et à mesure de la journée, ceux-ci suivent le déplacement de l'ombre ainsi portée sur le sol qui dessine une ligne plus ou moins longue et régulière, tel un cadran solaire. Francis Alÿs montre ainsi un autre rythme et mode de déplacement dans l'immense mégalopole mexicaine. Toujours à Mexico, la vidéo *Barrenderos (les balayeurs)* (**salle A_oeuvre 4**), montre la progression d'une ligne de balayeurs poussant des débris à travers les rues, jusqu'à ce qu'ils soient stoppés par le poids des déchets. Habituellement repoussées de chaque côté de la rue, l'artiste souhaite organiser un nouvel ordre de ramassage des ordures mais laisse finalement libre court à la réalité de l'action.

Artiste portugais, **Pedro Cabrita Reis** assemble dans ses œuvres des matériaux de construction industriels, high-tech (aluminium, verre, néons...) ou pauvres (bois, briques, cartons) avec un minimum de moyens, révélant ainsi toute la signification de l'acte de construire. Pour lui, l'architecture a remplacé la nature qui nous servait de repère et de mesure. Dans son travail, la Maison et la Ville sont des métaphores pour penser le monde contemporain qui se donne à nous par fragments. Dans le chaos apparent du réel, Pedro Cabrita Reis traque l'ordre qui préside à toute construction, les signes d'une humanité, d'une pensée, qui nous dit nos manières d'habiter les villes, d'habiter le monde. Jaillissant du mur, le mystère plane quant à ce que renferme la sculpture *Dans les villes II* (**salle A_oeuvre 3**). S'agit-il d'un meuble, d'une maison des favelas ou d'un détail de l'architecture tel un bow-window ? Son opacité en opposition à la transparence du verre valorisée par l'architecture moderniste, renvoie à un geste pictural de recouvrement récurant dans la pratique de cet artiste.

Marcelo Cidade vit et travaille à Sao Paulo, sa ville natale dans laquelle il intervient par de petites actions, quasi imperceptibles qui signalent des territoires particuliers. Il conduit ainsi une réflexion sur la manière dont chacun habite la ville et se l'approprie. Il s'intéresse en parti-

culier aux réalisations et gestes anonymes dans l'espace public : graffitis, traces de sans abris... (**salle A_oeuvre 1**) Ses petites interventions modifient subtilement l'expérience du quotidien, ne se donnent à voir qu'aux usagers de ces lieux. Dans l'espace d'exposition, c'est le processus inverse qui est mis en place, la ville se déplace par fragments, notamment par l'usage du béton dans ses sculptures et installations, envisagé comme symbole de l'architecture moderne (Le Corbusier) (**salle C_oeuvre 10**), mais aussi par sa couleur grise dont il recouvre par exemple les photos des blockhaus emblématiques de la ville de Saint-Nazaire (**salle C_oeuvre 11**). Dans la vidéo *Porque Duchamp carinhava ?* (**salle C_oeuvre 9**) l'artiste met en avant sa pratique de la marche qui est au cœur de ses questionnements artistiques, comme le suggère les chaussures remplies de cendres posées à même le sol de la grande salle du rez-de-chaussée (**salle A_oeuvre 5**). La vidéo, tournée dans une rue importante de Sao Paulo séparant les quartiers riches des quartiers pauvres, suit Marcelo Cidade dans son activité quotidienne : on le voit ainsi laisser des traces de son passage. Par exemple un tag au nom du célèbre artiste brésilien Helio Oiticica qui a tenté de réduire le fossé entre les artistes et la réalité sociale, ou encore *nao crei* (je ne crois pas). Ce faisant il interroge la place de l'utopie et des croyances dans l'espace urbain.

Après un travail sur les objets issus de la sphère privée dans les années 1980, **Jordi Colomer** questionne dans un grand nombre de sculptures ou d'œuvres vidéos, les relations entre architecture et décor. Quelle est la limite entre les deux ? À quel moment l'architecture devient-elle décor ? Un décor est-il habitable ? Dans *Anarchitekton* (en référence aux *Architekton* de Malevitch), série d'images construites comme un *work in progress*, il met en scène un personnage portant la maquette en carton de bâtiments remarquables ou ordinaires de l'architecture moderne dans les villes de Barcelone, Bucarest, Brasilia ou Osaka. (**salle C_oeuvre 7 et 8**) Devant la construction originale, l'individu brandit sa dérisoire maquette de carton à la façon des manifestants. Il semble interroger l'utopie que portaient ces constructions et les ébranle. En parcourant ainsi la ville, il fait basculer la scène dans un registre proche de la fiction et de l'absurde. *El orden nuevo (L'ordre nouveau)* (**salle B_oeuvre 6**) reprend le plan apparemment ordonné et rectiligne d'une ville moderne en projet. Le prototype d'une ville à construire s'organise peu à peu en un décor de blocs blancs autonomes posés sur une table. Un peu plus loin, entassés dans deux sacs en toile, des modules blancs reproductibles à l'infini demeurent comme dans l'attente d'être utilisés.

Faites de plastiques, de cartons, de sacs poubelle, de béton, etc., les œuvres d'**Anita Molinero** tiennent une place particulière dans le champ de la sculpture. Au cours des années 1980 et 90, elle réalise une sculpture avec des matériaux de rebuts (cartons, mousses...) à partir de gestes simples. Cette sculpture, souvent couchée au sol, rappelle sans s'y référer délibérément et tout en les rendant plus abstraites, certaines formes de la rue, comme celles des abris de SDF. À présent, cette sculpture « de la rue » est davantage une sculpture de la « menace urbaine ». Les matériaux contemporains utilisés par l'artiste (plastiques, polystyrènes, matériaux de synthèse) contiennent une étrangeté, une part d'invisible qui interroge la part d'humanité dans le monde actuel des mégapoles où réalité et science-fiction semblent se côtoyer. Pour l'exposition, Anita Molinero a réalisé une sculpture au sol

(salle A_oeuvre 2) faite d'un tapis de feuilles de plomb écrasées travaillées en gestes simples rappelant les petits métiers de la rue. Des formes, tels des yeux, en surgissent. L'artiste s'appuie là sur le design organique des phares arrière de voiture.